

Poésies de Jean Gabriel Cosculluela¹*Faire la lumière,**Sable, sable*Traducción de ELISA LUENGO ALBUQUERQUE²

Universidad de Extremadura, España

El poeta Jean Gabriel Cosculluela, de ascendencia aragonesa, nace en Rieux-Minervois (en la zona cátara de Aude, en Francia); tras haber vivido quince años en Montpellier y también en el magnífico paisaje de la comarca de Cévennes, reside actualmente en Haute-Ardèche, una tierra, dicen, que se presta a la ensoñación.

Escritor, traductor, director de las colecciones *Lettre Suit* (co-editada por Brémond/Atelier des Grames) y *Espaces de peu* (Atelier des Grames), prepara en la actualidad un ensayo sobre «libros singulares», llamados también «de artista», creados por escritores, editores y también por artistas.

Desde 1980 ha publicado alrededor de treinta libros, entre los cuales *D'un retrait, un* (Atelier des Grames, 2003), *Buée* (J. Brémond, 2003), *L'Envers de l'eau* (Fata Morgana, 2005), *Le Livre le livre* (J. P. Huguet, 2008), *Je serai ton silence* (Propos 2, 2008), *Faire la lumière* (Atelier des Grames, 2009), *Un mot, mendiant* (Atelier des Grames & Jacques Brémond, 2009), *Rouge passé lequel* (Méridianes, 2009), *D'un retrait, deux* (Atelier des Grames, 2010), y próximamente saldrá a la luz *Sable, sable/Arena, arena* (Atelier Catherine Liégeois, 2010). Asimismo varios libros de artista con Jean Anguera, Joël Frémiot, Jean-Gilles Badaire, Christian Jaccard, Anne Slacik... nutren generosamente su carrera desde 1995.

Desde 1970 colabora en distintas revistas y, desde 1980, viene presentando su obra en múltiples lecturas públicas, de entre las que destacamos en estos dos últimos años:

– 2009: Centre d'Art Espace Chabrilan à Montélimar, Atelier des Grames à Gigondas, Instituto Cervantes/Centre Régional des Lettres Midi-Pyrénées en Toulouse,

¹ Copyright: Jean Gabriel Cosculluela

² Revisada por el propio autor, quien ha introducido algunas modificaciones.

Festival internacional « Les Voix de la Méditerranée » en Lodève, La Petite Librairie des Champs en Boulbon...

– 2010: Galerie Alma-Montpellier, BDP de Vaucluse en Sorgues, Médiathèque La Durance en Cavailhon, Salon « Les Edites » en Roanne, Librairie Domens en Pézenas...

De entre sus múltiples traducciones del español, señalaremos aquí dos que serán editadas próximamente: *Ne serait-ce que ce refuge* y *La Graine dans la neige*, ambas del poeta y amigo Ángel Campos Pámpano. Desaparecido a temprana edad hace apenas dos años, ha dejado una huella profunda entre quienes le conocieron como poeta y también como director de la revista *Espacio/Espaço Escrito*, uno de los faros de la cultura hispano-lusa. El poema que hoy publicamos, *Arena, arena*, es un homenaje de Cosculluela a este poeta.

Podríamos mencionar otras tantas actividades culturales de diversa índole en las que ha participado y participa Jean-Gabriel Cosculluela. Baste recorrer algunas referencias de la webgrafía en que figuran sus textos para comprender que la pasión vital de la escritura se filtra en todos los medios: www.cipm.com, dirección del Centre international de poésie en Marsella, <http://lapetitlibrairiedeschamps.blogspot.com/> y www.atelierdesgrammes.com

Llama la atención la singularidad sintáctica de sus textos y la desarticulación de algunos de sus títulos: *Non sans* (Filigranes, 2003), *Stèle du seul encore* (La Sétérée, 2005), el ya mencionado *Rouge passé lequel* (éd. Méridianes / Pierre Manuel, 2009 ó 2010), *Partir, d'où, torrent* (próxima edición 2010).

Cabría decir en estas páginas que los orígenes españoles de Jean-Gabriel Cosculluela le atraviesan y que su palabra primigenia le empuja aquí a rememorar, a erigir un universo con sentido propio en cuyo seno se aloja el lector, sin temor a enredarse en el bucle que otros vocablos devanan hacia un recodo, en el filo de la página. Allí donde la arena, la luz, el agua, el silencio son los imprescindibles hilos en la rueda de la muerte del amigo, allí donde la propia infancia del poeta queda prendida para siempre en la inabarcable memoria de la tierra.



Faire la lumière

à My, Clara et Alicia

*Dans la nature, nous ne voyons point les mots entiers, mais seulement
les premières lettres des mots.*
Georg Christophe Lichtenberg

On écrit depuis là où on est pour aller vers là où on n'est pas.
Emmanuelle Pagano

Il reste de longues heures sur le talus à faire la lumière sur ce qui s'est passé. Dans un silence inouï. Il regarde le silence. Le talus est déjà affouillé sur les bords du lac.

Aucun des mots qu'il écrit ne tient en place. Il écrit depuis là où il est pour aller vers là où il n'est pas. Il n'y a pas d'envers ni d'endroit : la vie s'écrit avec la mort, et la mort avec la vie. La mémoire vit et meurt avec l'oubli. Il écrit pour trouver son absence et un peu de lumière.

Il est d'un lieu terreux où l'eau est venue lente, mendiante, recouvrir la terre, les chemins, les maisons, sa maison. Où l'eau est venue sans adieu.

Il n'est de nulle part lorsqu'il écrit.

Il se souvient maintenant de la dernière promenade qu'il fit avant la venue de l'eau, de la dernière conversation. Enfant.

Les visages restent vifs. La porte de la maison reste entrebâillée.

Il prend son visage de terre dans ses mains, où restent des lettres. Son visage s'efface dans *l'eau des fleurs*¹, l'eau des larmes.

La terre ne lui paraît exister que dans ses fragments, dans son sable, où le vide – le sentiment de vide – se serre avant l'absence.

Chaque grain de sable apporté par l'eau, mêlé à l'eau, mêlé à la terre, au silence lui paraît s'écouler lentement. Le temps erre. C'est la nuit, la lumière avec la nudité.

Il lui reste des mots de cette terre : *ni brenga ni meya, nadar*. Il ne sait plus. Peu importe, il nage avec ces mots. Il nage, en apnée dans le temps. Et le vide déborde.

Sur les bords du lac et dans l'eau, il y a le sable, et dans le sable, il y a des mots, au fond

¹ Jean-Michel Reynard

Arrojar luz

a My, Clara y Alicia

*En la naturaleza no vemos las palabras enteras sino sólo
las primeras letras de las palabras.*

Georg Christophe Lichtenberg

Escribimos desde donde estamos para ir hacia donde no estamos.

Emmanuelle Pagano

Permanece largas horas en el talud para arrojar luz sobre lo que ha pasado. En un silencio inaudito. Mira el silencio. El talud está ya socavado en las orillas del lago.

Ninguna de las palabras que escribe se sostiene. Escribe desde donde está para ir hacia donde no está. No hay derecho ni revés: la vida se escribe con la muerte y la muerte con la vida. La memoria vive y muere con el olvido. Escribe para encontrar su ausencia y un poco de luz.

Es de un lugar terroso donde el agua ha venido lenta, mendiga, a recubrir la tierra, los caminos, las casas, su casa. Donde el agua ha venido sin adiós.

No es de ninguna parte cuando escribe.

Se acuerda ahora del último paseo que dio antes de la llegada del agua, de la última conversación. De niño.

Los rostros siguen vivos. La puerta de la casa permanece entornada.

Toma su rostro de tierra entre las manos, donde quedan letras. Su rostro se borra en *el agua de las flores*¹, el agua de las lágrimas.

La tierra no le parece que exista sino en sus fragmentos, en su arena, donde el vacío – el sentimiento de vacío– se estrecha antes de la ausencia.

Cada grano de arena traído por el agua, mezclado con el agua, mezclado con la tierra, con el silencio le parece que fluye lentamente. El tiempo vaga. Es de noche, la luz con la desnudez. Le quedan palabras de esta tierra: *ni brenga ni meya, nadar*. Ya no sabe. Da igual, nada con esas palabras. Nada, en apnea dentro del tiempo. Y el vacío se desborda.

En las orillas del lago y en el agua, está la arena, y en la arena, están las palabras, en el

¹ Jean-Michel Reynard

il n'y a rien, il nage. Les mots ne sont jamais entiers. Il ne sait plus. Le sable s'écoule et ne retient que les premières lettres des mots.

Entre ses mains, maintenant, il prend le sable. Il s'écoule, avec le temps. Plus bas, il creuse le sable écoulé et l'eau. Il écrit l'eau sous l'eau. Il écrit la terre sous la terre. Il écrit le silence sous le silence. Il creuse toujours plus profondément, il uage. En apnée. Et c'est l'épreuve de la nudité avec la lumière, même s'il ne sait pas toujours que c'est la nuit. Le tréfonds s'absente encore. Le vide. Il ne sait pas jusqu'où va l'eau, jusqu'où va la terre, jusqu'où va le silence.

Par les mots, dont il ne retient que les premières lettres, il revient à ce lieu abandonné, il reconnaît la terre, les maisons, sa maison, dans l'eau, il reconnaît l'aire à battre le silence autant que le blé, le sable ne se bat plus qu'avec le silence, les grains de sable se mêlent aux grains de blé et de silence.

Le village est affouillé dans la nuit de l'eau et de la terre. Dans le silence.
Le sable.

Où partir hors ce pays des morts où les mots ne reviennent qu'avec leurs premières lettres ? Où ? Le mot où vient à peine de commencer. Comme le mot sable. Il glisse entre les mains.

C'est un mot, où, c'est un mot, sable, pour trouver son absence, glissant entre la terre cette couleur et la douleur d'aller chercher l'eau sous l'eau, la terre sous la terre, le silence sous le silence quand il n'a que les premières lettres.

C'est un récit insupportable qu'il écrit pour intercepter, entrevoir quelques instants la lumière. Et faire la lumière.

Il se souvient maintenant de la dernière promenade qu'il fit ici avant la venue de l'eau, de la dernière conversation. Enfant.

Devant sa maison, affouillée, il y a la marelle, il n'y a pas de paradis, il n'y a pas d'enfer. Il y a eau. Il y a terre. Il y a sable. Il y a silence. Il y a où. Où sauter dans la lumière ?

Il y a maintenant un enfant dans cette marelle de premières lettres qui s'effacent presque.

Eau.
Terre.
Sable.
Silence.
Où.

fondo no hay nada, y él nada. Las palabras no están nunca enteras. Ya no sabe. La arena fluye y sólo retiene las primeras letras de las palabras.

Entre sus manos, ahora, coge la arena. Fluye, con el tiempo. Más abajo, ahonda la arena fluida y el agua. Escribe el agua bajo el agua. Escribe la tierra bajo la tierra. Escribe el silencio bajo el silencio. Ahonda cada vez más profundamente, nada. En apnea. Y es la prueba de la desnudez con la luz, aunque no sepa aún que es de noche. Lo insondable se ausenta aún más. El vacío. No sabe hasta dónde va el agua, hasta dónde va la tierra, hasta dónde va el silencio.

Por las palabras, de las que sólo retiene las primeras letras, vuelve a este lugar abandonado, reconoce la tierra, las casas, su casa, en el agua, reconoce el área en que trillar el silencio tanto como el trigo, la arena sólo se trilla ya con el silencio, los granos de arena se mezclan con los granos de trigo y de silencio.

El pueblo está socavado en la noche del agua y de la tierra. En el silencio.
La arena.

¿Adónde marcharse fuera de este país de los muertos donde las palabras sólo regresan con sus primeras letras? ¿Adónde? La palabra adónde acaba de empezar apenas. Como la palabra arena. Se desliza entre las manos.

Es una palabra, adónde, es una palabra, arena, para encontrar su ausencia, que desliza entre la tierra este color y el dolor de ir a buscar el agua bajo el agua, la tierra bajo la tierra, el silencio bajo el silencio cuando sólo tiene las primeras letras.

Es un relato insoportable el que escribe para interceptar, vislumbrar algunos instantes la luz. Y arrojar luz.

Se acuerda ahora del último paseo que dio aquí antes de la venida del agua, de la última conversación. De niño.

Delante de su casa, socavada, está la rayuela, no hay paraíso, no hay infierno. Hay agua. Hay tierra. Hay arena. Hay silencio. Hay adónde. ¿Adónde saltar a la luz?

Ahora hay un niño en esta rayuela de primeras letras que casi se borran.

Agua.
Tierra.
Arena.
Silencio.
Adónde.

Il chante.

*À la terre seule, oh à la
terre seule je confie
ce qui m'est arrivé
nulle part sur terre ne trouverai
quelqu'un à qui le raconter ²*

Sous l'eau, sous la terre, sous le sable, sous le silence, avec le sable, la nuit est cristalline. Ne serait-ce que ce chant profond, esseulé. Pour faire la lumière avec l'absence et le vide.

6 septembre 2008

² cante jondo

Y él canta.

*A la tierra sola, oh a la
tierra sola confío
lo que me ha sucedido
en ningún lugar de la tierra encontraré
a nadie a quien contarlo ²*

Bajo el agua, bajo la tierra, bajo la arena, bajo el silencio, con la arena, la noche es cristalina. Aunque sólo fuera este canto hondo, desamparado. Para arrojar luz con la ausencia y el vacío.

6 septiembre 2008

² cante jondo

Sable, sable

pour Ángel Campos Pámpano
(1957-2008)

Entre là et pas-là
Paul Celan

*Un disparu qui s'avance hors
de sa disparition*
Paul Celan

Sable, sable et grains de sable
Jeanne Benameur

Aux limites d'une terre, le sable, insaisissable, ne sait rien de la terre inachevée que quelques mots : ciel, terre, sol, eau, ciel encore, lumière. Il lui faut la lumière.

Il veut encore des mots, comme les mots sortent du silence, comme les grains de sable glissent de ses mains, comme la terre vient encore où il marche au bord, *cedre tirant sur le bleu*, sous ses sandales. Il lui faut inévitablement descendre.

Le sable lui donne un lieu qui n'appartient pas, un lieu toujours pauvre de lieu, au bord, et qui garde la trace de son corps et de ses pas. Il jette encore une poignée de sable sur son corps et sur ses pas, et le sable l'esseule encore un peu plus entre ciel, terre, sol, eau et lumière.

Le sable est encore pour un peu de temps le bruit de source de la lumière, il fait glisser le silence sous le ciel, sous la terre, sous le sol et sous la lumière qu'il renverse encore.

Près du lac, il se retrouve avec ce qui est perdu, là, sur le sable, sous le sable. Il n'y a pas de là. Seulement un lieu pauvre. Au bord. Et plus loin encore un autre bord, une vie est peut-être enfouie, là, ou une vie échouée, là. Au bord d'une eau infinie de ciel, d'une eau infinie de terre, d'une eau infinie de sol et d'une eau infinie de lumière.

Il marche seul sur cette terre d'erre qui s'ouvre au silence, comme aux pas de tout absent. Sur cette terre nue où le sable dénoue éperdument les étoiles dans le bleu ou dans le noir, sous le vent.

Il se tient là, pas là, seul, dans ses mains, il garde encore un peu de la poignée de sable

Arena, arena

para Ángel Campos Pámpano
(1957-2008)

Entre ahí y ahí no
Paul Celan

*Un desaparecido que avanza fuera
de su desaparición*
Paul Celan

Arena, arena y granos de arena
Jeanne Benameur

En los límites de una tierra, la arena, inasible, no sabe nada de la tierra inacabada, sino algunas palabras: cielo, tierra, suelo, agua, cielo aún, luz. Necesita la luz.

Quiere más palabras, como las palabras salen del silencio, como los granos de arena se escapan de sus manos, como la tierra acude aún donde camina al borde, *ceniza que tira a azul*, bajo sus sandalias. Necesita inevitablemente descender.

La arena le da un lugar que no pertenece, un lugar eternamente pobre de lugar, al borde, y que guarda la huella de su cuerpo y de sus pasos. Arroja otra vez un puñado de arena sobre su cuerpo y sobre sus pasos, y la arena lo aísla un poco más entre cielo, tierra, suelo, agua y luz.

La arena es aún por poco tiempo el ruido de mauantial de la luz, hace resbalar al silencio bajo el cielo, bajo la tierra, bajo el suelo y bajo la luz a la que derriba otra vez.

Cerca del lago, se encuentra con lo que está perdido, ahí, sobre la arena, bajo la arena. No hay ahí. Sólo un lugar pobre. Al borde. Y más lejos aún otro borde, una vida se ha ocultado quizá, allí, o una vida encallada, allí. Al borde de un agua infinita de cielo, de un agua infinita de tierra, de un agua infinita de suelo y de un agua infinita de luz.

Camina solo sobre esta tierra de errancia que se abre al silencio, como a los pasos de todo ausente. Sobre esta tierra desnuda donde la arena desata perdidamente las estrellas en el azul o en la negra oscuridad, bajo el viento.

Permanece ahí, ahí no, solo, en sus manos guarda aún un poco del puñado de arena,

creusée de ses pas. Une poignée de sable pour dire la terre nue où tout désert se nomme, où il peut venir déjà dans sa propre absence, portant son absence, là, pas là, personne se nommant sur ses traces, reste de la terre creusée en lui. Il lui faut la lumière dans le noir ou dans la *endre tirant sur le bleu*. Sous ses sandales.

15 avril 2009

avec des mots en *italiques* d'André Du Bouchet

ahondado con sus pasos. Un puñado de arena para decir la tierra desnuda donde todo desierto se nombra, donde él puede acudir ya en su propia ausencia, llevando su ausencia, allí, allí no, sin que nadie se nombre bajo sus huellas, *queda* la tierra excavada en él. Necesita la luz en la negra oscuridad o en la *ceniza que tira a azul*. Bajo sus sandalias.

15 de abril de 2009

con palabras en *cursiva* de André Du Bouchet